

LUMIÈRE 2017

Le journal du festival Lumière

« Le Cinématographe amuse le monde entier.
Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

Jeudi 19 octobre 2017
N°6 – 9^e année



Carte blanche à Wong Kar-wai

En dix films stratégiques, portrait chinois d'un cinéma jeune, romanesque, acrobate et documentaire **PAGE 02**



Anna raconte Karina

Joyeuse, spontanée, drôle et généreuse, une master class à l'image de l'actrice réalisatrice **PAGE 02**

Rêve de cinéma à l'hôpital

Le Roi Lion sur grand écran pour les jeunes patients de l'hôpital Femme-Mère-Enfant **PAGE 03**

Carlo Di Palma

Portrait filmé du légendaire chef opérateur, fidèle collaborateur d'Antonioni **PAGE 04**

Prix Bernard Chardère

La voix de France Inter Eva Bettan honorée cette année **PAGE 03**



À LA UNE

Friedkin, de nuit

William Friedkin au festival Lumière, c'est l'aventure « *outrenoire* » qui débarque avec quatre films projetés (entre autres) en une nuit, une nuit de la peur, une nuit de malade ! Une excellente idée tant ces films-là ont à voir les uns avec les autres.

Ce qui est sympathique si on prend toutes ses oeuvres ensemble: *French Connection* (1971), *L'Exorciste (director's cut)* (*The Exorcist*, 1973), *Le Convoi de la peur* (*Sorcerer*, 1977), *La Chasse* (*Cruising*, 1980), c'est qu'ils donnent tous envie de s'agiter, de livrer bataille, et dans le meilleur sens du terme. Ils explosent de héros prêts à vous sauter à la gorge, à ne jamais s'arrêter, à vous poursuivre à en perdre la tête, tels Gene Hackman, le policier tenace sale comme un peigne de *French Connection*, ou Al Pacino blafard flic infiltré qui roule ses yeux exophtalmés dans *La Chasse*, l'adolescente qui refuse toute vision dogmatique de la vie au point de tourner sa tête à 360° tel un hibou de *L'Exorciste*, ou les apatrides plongés en enfer qui lâchent toute réticence et décence dans *Le Convoi de la peur*. Tous ont un point commun avec le spectateur : ils courent après eux-mêmes et sont prêts pour cela à plonger tout au fond.

Le cinéma de Friedkin version Lumière 2017, c'est aussi un voyage lointain, un voyage en Amérique, qui, même lorsqu'il ne se déroule pas aux Etats-Unis comme *Le Convoi de la peur*, ou pour une partie *French Connection*, restitue quand même cette sensation de la démesure et de la démente yankee. Cousin américain de Pasolini, Friedkin filme sans relâche une traque à l'âme humaine, à ses zones inavouables mais très cinématographiques. Ce que l'on croit (la religion), l'addiction (à l'héroïne), les pulsions (sexuelles), la peur (de se faire démasquer), Friedkin le met au jour avec une conclusion fortiche: même si l'envie de fuir pour les personnages est bien là, elle est tout à fait inutile. On ne fuit pas ses démons intérieurs. Comme Friedkin est un très grand cinéaste, cette mise au jour se fait dans ses plus belles séquences plutôt dans les replis de la nuit, en secret, afin que le trouble ressenti soit plus intime encore. Et même quand il fait jour, Friedkin s'arrange pour que l'on repense par contraste, à la nuit, tel ce plan atemporel du héros incarné par Pacino, qui face caméra, se demande qui il est, et nous avec. En toute opacité. [*Virginie Apiou*]

Venez vous infiltrer dans la nuit Friedkin, courir après les trafiquants de drogue, enquêter sur les serial killers, tenter de vaincre le Diable ou partir à l'aventure en camion plein de nitroglycérine!



◆ NUIT WILLIAM FRIEDKIN

French Connection / *Le Convoi de la peur* / *La Chasse* / *L'Exorciste (director's cut)*
Institut Lumière, vendredi à 21h30

◆ MASTER CLASS

Rencontre avec William Friedkin animée par Samuel Blumenfeld
Comédie Odéon à 15h

◆ PROGRAMME

French Connection

Comœdia à 19h15 | UGC Confluence, samedi à 17h45 |
Pathé Vaise, dimanche à 15h30

L'Exorciste (director's cut)

Saint-Priest à 20h15 | Comœdia samedi à 17h

Le Convoi de la peur

Institut Lumière à 17h | Pathé Bellecour, vendredi à 16h15

MASTER CLASS

Karina raconte Anna

Joyeuse, spontanée, drôle et généreuse, l'actrice réalisatrice a conquis le public de sa master class.



Jean-Luc Godard : les débuts

« On se tournait un peu autour, on se regardait tout le temps (pendant le tournage de leur premier film ensemble, *Le Petit soldat*, où elle a 18 ans) mais je n'osais pas draguer... Lui, je voyais bien qu'il me regardait bizarre, mais je me disais 'Peut-être que c'est pour le film...' »

Jean-Luc Godard : la rigolade

« Il aimait bien déconner. Il aimait tout ce qui était con, ça le faisait rire. Ce que les gens n'ont jamais compris, les journalistes français, c'est que Jean-Luc était quelqu'un de très sportif, il lisait l'Equipe, il courait extrêmement bien, il marchait sur ses mains, il faisait des sauts périlleux, il pouvait marcher sur un arbre en lisant sans tomber.»

Jean-Luc Godard dans le texte

« Les gens pensaient toujours qu'on improvisait, qu'on disait n'importe quoi, qu'on faisait ce qu'on voulait, mais pas du tout. On ne pouvait pas faire ça à cette époque-là au cinéma, sans que ça soit très précis. C'était très très écrit. Si on faisait quelques prises parfois, c'était parce qu'on n'avait pas dit le texte tout à fait comme il fallait. »

Son film *Vivre ensemble*

« C'est un film assez personnel. J'ai voulu montrer comment une jeune cinglée, qui est moi, rencontre un mec vachement sérieux, un prof marié. Lorsqu'elle tombe enceinte, elle devient responsable: elle devient ce qu'il était. Et lui, il devient ce qu'elle était, il y a un transfert, ça se passe sur deux ans. »

Jouer et/ou réaliser

« Les comédiens ou les comédiennes devraient toujours faire un petit film pour comprendre combien c'est difficile. Comme tous les metteurs en scène devraient jouer un rôle comme acteur, pour comprendre que ce n'est pas évident non plus. J'ai fait *Vivre ensemble* avec mes propres sous, je n'ai ruiné personne et le film a été sélectionné à la Semaine de la critique à Cannes ». [*Rébecca Frasquet*]

JEUNE CHINE DE L'AN 2000

Carte blanche à Wong Kar-wai

En dix films stratégiques, le cinéaste mutant Wong Kar-wai dresse un portrait chinois d'un cinéma jeune, romanesque, acrobate et documentaire, issu d'un passé immédiat. Lumière c'est aussi ça, faire pour la première fois une mise en perspective du cinéma du 21ème siècle ! Le résultat est étonnant, entre songe et réalité.



BRUISSEMENT PERPÉTUEL

You are the Apple of my Eye (Giddens Ko, 2011), *Blind Massage* (Lou Ye, 2014), *Le Rire de Madame Lin* (Zhang Tao, 2017) et *Durian Durian* (Fruit Chan, 2000): des films saturés d'explorations sensorielles chères au Wong Kar-wai version *Chungking Express* (1994) ou *In the Mood for love* (2000).

Le petit peuple urbain qui gigote est au cœur de ces œuvres, qui s'intéressent à la jeunesse et à ce que la Chine moderne, hybridée d'occidentalisme, lui permet d'improviser. *Durian Durian* porte en cela la grande beauté de la vie quotidienne, avec le bruit des claquettes sur le bitume, des petits sacs plastiques manipulés et de la franche dureté silencieuse. Sa jeune héroïne en quête d'avenir se prostitue doucement au milieu de l'énergie chaotique d'un Hong Kong aux impasses étroites et chaudes, avant de retourner affronter le froid tétanisant des paysages larges de la Chine rurale –en s'arrêtant pour écouter quelques acrobates chanter l'Internationale avec un son avarié an 2000. Graphique et profond.

DU GENRE ! DU GENRE ! DES GENRES !

Rigor Mortis (Juno Mak, 2014), *The Master* (Xu Haofeng, 2015), *Breakup Buddies* (Ning Hao, 2014), *P.T.U.* (Johnnie To, 2003), *Infernal Affairs* (Alan Mak, Andrew Lau, 2002), *Crazy Kung-Fu* (Stephen Chow, 2004) : de l'horreur, du kung fu, du wu xia pian, du polar, de l'historique fantastique et comique !

Le point commun de ces œuvres : la chorégraphie, un sens du mouvement emballant qui a tout à voir avec le Wong Kar-wai des *Cendres du temps* (1994) ou *The Grandmaster* (2013).



◆ PROGRAMME

Infernal Affairs d'Andrew Lau et Alan Mak
Pathé Bellecour samedi à 21h

P.T.U. de Johnnie To
Lumière Bellecour à 21h15
Comœdia, vendredi à 22h

Crazy Kung-Fu de Stephen Chow
Institut Lumière, samedi à 22h

You are the Apple of my Eye de Giddens Ko
Institut Lumière, dimanche à 14h45

Rigor Mortis de Juno Mak
Cinéma Opéra, vendredi à 21h45

Breakup Buddies de Ning Hao
Institut Lumière, vendredi à 16h30

Le Rire de Madame Lin de Zhang Tao
Lumière Terreaux, vendredi à 17h

Le son de l'espace



« Dans l'espace personne ne vous entendra crier », pouvait-on lire sur les affiches d'*Alien, le huitième passager* de Ridley Scott en 1979. Et de fait, dans ce grand nulle part qu'est l'univers avec l'infini pour unique horizon, qu'entend-t-on vraiment? On se souvient que Stanley Kubrick dans son *2001, l'Odyssée de l'espace* avait fait de la respiration humaine une quasi-symphonie occupant toute la place. Mais si l'espace est sourd, alors nous le sommes un peu aussi. Problème, le grand écran n'aime pas trop le vide. Alors les cinéastes font appel à des compositeurs souvent obligés de sortir l'artillerie lourde pour faire vibrer les étoiles. Le sound design à vocation plus réaliste que les instruments à vent ou à corde, peut aussi habiller les trous noirs de petits bruits très étudiés en forme d'onomatopées. Pour son *Gravity*, Alfonso Cuarón s'est forcément posé la question du son. Sa révolution à lui, est... concrète et bruitiste: « *Le son est inexistant dans l'espace* » expliquait-il à la sortie du film. « *Nous avons donc créé des effets sonores pour que le spectateur puisse ressentir toutes les vibrations. Les sons venaient casser un silence absolu et prenaient donc une place et une signification très importantes. La musicalité du film ne répondait pas aux critères habituels. Je me suis inspiré des compositions de Karlheinz Stockhausen, qui utilisait toute la spatialité d'un lieu pour que sa musique encercle l'auditeur. Nous avons placé des enceintes à plusieurs endroits du plateau, les sons venaient de la droite, de la gauche, de devant, de l'arrière... Toujours en mouvement! Nous avons enregistré la musique sur plusieurs pistes pour séparer, au maximum, les différents instruments. Leur convergence créait l'harmonie. La musique originale, composée par Steven Price, a un caractère psychologique.* »

Steven Price a obtenu un Oscar amplement mérité pour son travail sur *Gravity* qui aura donc redéfini totalement l'utilisation de la musique à l'écran. On a pu récemment admirer ses accords parfaits dans *Baby Driver* d'Edgar Wright, où sa musique pied au plancher, a également des vertus psychologisant. Mais au-delà de ces considérations techniques et critiques, ce que révèle ce travail acoustique sur *Gravity* est aussi et surtout l'importance de la salle de cinéma. C'est là, dans cet espace dédié et obscur que l'expérience d'Alfonso Cuarón et Steven Price rend compte de sa puissance émotionnelle. La musique et les sons ont plus que jamais le pouvoir magique de créer un lien charnel entre nous et le film. Samedi soir dans la Halle Tony Garnier, tout le monde s'entendra vibrer. [Thomas Baurez]

En direct du MIFC



Jusqu'à vendredi se tient le Marché international du film classique, rendez-vous des professionnels du secteur. La parole à Hélène Kessous et Némésis Srour, respectivement directrice et conservatrice de Contre-Courants, une plateforme de ventes internationales et de distribution spécialisée dans les cinémas d'Asie du Sud et les films de femmes.

Qu'est ce que le MIFC représente pour vous ?

C'est d'abord l'opportunité de rencontrer des professionnels sensibles aux cinémas de patrimoine, à des cinématographies rares. C'est pour nous l'occasion de représenter les cinémas d'Asie du Sud et d'attirer l'attention sur leur longue histoire. Une meilleure connaissance du cinéma de ces pays (Bangladesh, Inde, Népal, Pakistan, Sri Lanka) permettrait peut-être, et on l'espère, une plus grande ouverture sur les cinémas contemporains. Aujourd'hui, seuls quelques auteurs ont été adoubés en France et représentent ce qui a été désigné comme la Nouvelle Vague indienne. C'est mal connaître l'histoire séculaire de ces cinémas extrêmement riches et pluriels, car la Nouvelle Vague a eu lieu dans les années 1970.

Votre stratégie pour faire connaître le cinéma classique d'Asie du Sud ?

Il faut avant tout établir un accès entre ces films classiques et les festivals, et ainsi montrer la diversité et la qualité de ce patrimoine. Et ensuite évidemment, la sortie en salle serait formidable. Ce patrimoine se prête également très bien à une belle éditorialisation DVD/Blu-Ray, alors c'est une piste que nous explorons. Ce patrimoine n'est pas valorisé dans les salles de cinéma, ni en Asie du Sud, ni dans les pays en diaspora. Pour le moment, c'est la télévision nationale et ses chaînes spécialisées accessibles en Inde et à l'étranger, qui jouent le rôle de relais et rediffusent régulièrement les grands classiques.

[Perrine Quennesson]

KING

Rêves de cinéma à l'hôpital

Comme les spectateurs de la Halle Tony Garnier dimanche, les jeunes patients de l'hôpital Femme-Mère-Enfant ont pu (re)découvrir sur grand écran *Le Roi Lion* lors d'une projection organisée mercredi en partenariat avec l'association Rêve de Cinéma.



« *C'est un excellent choix pour cette séance, car il permet de s'évader et puis c'est un film que l'on peut voir à tous les âges !* »

« *Qui a déjà vu le film ? Est-ce que vous connaissez la chanson du Roi Lion ?* » Les mains tendues et les sourires étaient nombreux mercredi après-midi, lorsque l'actrice et réalisatrice Anne Le Ny est venue présenter le dessin animé à l'hôpital Femme-Mère-Enfant. Cette projection a fait l'unanimité dans l'amphithéâtre de l'établissement. « *C'est une super idée, ma fille est patiente à l'hôpital cardiologique situé en face, alors c'était une bonne occasion de venir. Ce type d'événement fait du bien, cela permet de s'échapper du quotidien de l'hôpital* », confie Marie-Noëlle. Fan de la saga *Moi, moche et méchant*, sa fille Valentine, 8 ans a déjà hâte de voir apparaître sur l'écran « les hyènes », ennemies jurées du *Roi Lion*. Sorti en 1994, le film culte de Disney réalisé par Roger Allers et Rob Minkoff est encore dans tous les esprits. « *C'est un excellent choix pour cette séance, car il permet de s'évader et puis c'est un film que l'on peut voir à tous les âges !* », note Anne Le Ny. Après une présentation pleine d'humour, elle est restée quelques instants pour savourer à nouveau, le premier plan de ce bijou d'animation. « *Nous avons organisé cette année plus de 420 projections en milieu hospitalier. Le partenariat que nous avons depuis huit ans avec le festival Lumière est très important pour nous* », confie Isabelle Svanda, directrice générale de l'association Rêve de cinéma. La structure sera présente aujourd'hui au Centre Léon Bérard pour une deuxième projection du *Roi Lion*. Histoire que tous les enfants lyonnais puissent rugir de plaisir en écoutant Simba chanter *Hakuna Matata*. [Laura Lépine]

LANCASTER

Enfance troublée

Vol au dessus d'un nid de coucou, L'armée des 12 singes, Mommy... la santé mentale est un vaste sujet, traité, au cinéma comme dans la vie, selon des codes très personnels. Dans *Un Enfant attend* (1963), son troisième film, John Cassavetes aborde la difficile question du trouble psychiatrique chez l'enfant, dans une approche délicate mais frustrée, car l'œuvre fut remaniée au montage, et le cinéaste la désavouera toute sa vie.

L'un a l'obsession des voitures, l'autre dessine tout ce qu'il voit, un troisième est enfermé dans le mutisme. Dans cette pension d'accueil pour jeunes pousses « *inadaptées* », les petits sont éduqués sans distinction de handicap. L'approche pédagogique mais ferme du directeur (magnifique Burt Lancaster) fait face à la tendre naïveté de Judy Garland, tutrice improvisée, qui tient ici son dernier grand rôle dramatique. Dans ce film sensible au casting hollywoodien, le cinéaste compose pour la première et toute dernière fois avec l'impérieux Stanley Kramer, producteur tout-puissant qui met la main sur le *final cut*. Nous sommes dans les années soixante et l'Amérique puritaine s'intéresse à peine à la psychiatrie. Sous le rejet du film par son auteur, affleure la sensibilité du géant du cinéma indépendant, qui soulève plusieurs questions rarement évoquées, comme celle du drame vécu par les parents, rongés par la culpabilité d'abandonner leur enfant à une vie d'enfermement. [Charlotte Pavard]

● *Un Enfant attend* de John Cassavetes

Ciné Toboggan à 20h30 – En présence d'Anthony Bobeau | Comœdia, vendredi à 19h45 | UGC Confluence, dimanche à 16h45



© United Artists / DR

RARETÉ

Hymne tzigane



Grand Prix du festival de Cannes 1967, J'ai même rencontré des Tziganes heureux est signé par le réalisateur yougoslave engagé Aleksandar Petrović dont l'impact sous l'ère communiste de Tito fut immense. Ce travail quasi-documentaire libère la voix d'un peuple Rom épris de liberté. Interprété par Olivera Vučo, le chant Djelem Djelem devient l'hymne international des Tziganes.

Liberté

Aleksandar Petrović s'intéressait aux origines mystérieuses du peuple tzigane, ainsi qu'à son sens inaltérable de la liberté. « *Mon frère pensait que l'attachement des Tziganes à la liberté ne relevait pas d'un choix rationnel mais naturel* » observe sa sœur, Radmila Cvoric. Et de citer une anecdote du cinéaste pendant le tournage : un Tzigane refuse de faire une nouvelle prise. Petrovic insiste et lui propose de doubler sa paye. La réponse du Tzigane est sans équivoque : « *N'insiste pas patron, j'en veux pas, j'en ai marre* ».

Casting

Le court-métrage *Procès verbal* (1964) avait déjà été tourné en Voïvodine, une région de tradition tzigane située au nord de Belgrade. C'est là, dans les faubourgs de Sombor et de Vrsac, que le réalisateur a fait son casting et entendu la chanson *Djelem djelem* pour la première fois. Bekim Fehmiu est serbe d'origine albanaise, Olivera Vučo est serbe, mais, outre ces personnages clé, la majorité des interprétations est due à de vrais Tziganes, qui s'expriment dans leur propre langue. Le film d'Aleksandar Petrović est leur film.

Opposition

Figure de proue de la Nouvelle Vague yougoslave, le réalisateur dérange le régime. Renvoyé de l'Académie du cinéma, il entre en 1973 dans une longue disgrâce de 18 ans, suivie d'une réhabilitation officielle. Il est l'un des premiers intellectuels serbes à s'opposer à Slobodan Milosević. Fondateur du parti libéral au début des années 1990, opposé aux excès nationalistes et à la guerre, il se voulait « *libéral-démocrate* ».

Palme d'or

La légende veut que Claude Lelouch, membre du Jury des longs métrages au Festival de Cannes en 1967, ait souhaité la Palme d'or pour le film. Apprenant qu'il devrait se contenter du Grand Prix, il quitte la salle, outré. [Charlotte Pavard]

● *J'ai même rencontré des Tziganes heureux*

de Aleksandar Petrovic – Lumière Bellecour à 19h

RESSORTIE EN SALLES LE 15 NOVEMBRE

RÉCOMPENSES



Prix Bernard Chardère
La journaliste Eva Bettan reçoit aujourd'hui le prix Bernard Chardère, pour célébrer sa défense passionnée d'un cinéma exigeant sur les ondes de France Inter. Ce prix, qui porte le nom du fondateur de la revue *Positif*, cofondateur et premier directeur de l'Institut Lumière, récompense un critique et auteur, ou une personnalité marquante du cinéma. Jean-Jacques Bernard, disparu fin 2015, Serge Kaganski, Danièle Heymann, Freddy Buache et Michel Ciment l'ont reçu.



Prix Fabienne Vonier
Les productrices Caroline Benjo et Carole Scotta, fondatrices de la société Haut et Court, ont été récompensées par le prix Fabienne Vonier pour avoir accompagné plus de 200 réalisateurs, dont Laurent Cantet, Bertrand Bonello, Anne Fontaine, Yorgos Lanthimos ou Emmanuelle Bercot, dans le développement de leurs projets. Elles ont aussi produit la série TV *Les Revenants*, adaptation du premier film de Robin Campillo. Créé en souvenir de la co-fondatrice de la société Pyramide, le prix Fabienne Vonier a été décerné à la productrice Margaret Menegoz et la distributrice Régine Vial, à la tête des Films du Losange.

Prix Fabienne Vonier

Les productrices Caroline Benjo et Carole Scotta, fondatrices de la société Haut et Court, ont été récompensées par le prix Fabienne Vonier pour avoir accompagné plus de 200 réalisateurs, dont Laurent Cantet, Bertrand Bonello, Anne Fontaine, Yorgos Lanthimos ou Emmanuelle Bercot, dans le développement de leurs projets. Elles ont aussi produit la série TV *Les Revenants*, adaptation du premier film de Robin Campillo. Créé en souvenir de la co-fondatrice de la société Pyramide, le prix Fabienne Vonier a été décerné à la productrice Margaret Menegoz et la distributrice Régine Vial, à la tête des Films du Losange.



© Charlotte Pavard

Un jour, un bénévole

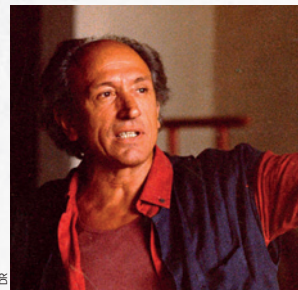
« Hier j’étais chauffeur, aujourd’hui j’ai distribué le journal dans les salles de ciné, et demain je ne sais pas encore ce qui m’attend », explique t-il posément à propos de sa nouvelle tâche de bénévole pour le festival. Aime t-il le cinéma ? « Oui, mais plutôt les films d’action ou d’horreur ! ». Et là n’est pas le seul centre d’intérêt de Cesar Santracruz. Cet Equatorien de 30 ans est en Europe depuis six ans, dont quatre passés à Vitoria dans le Pays Basque espagnol, et deux à Lyon. Il vit cette aventure en famille, aux côtés de son épouse Maritza, et de ses deux enfants de 11 et 6 ans : « Dani l’ainé parle bien français, Anahi est plus timide ». Lui planche sur ses cours de français depuis le 5 septembre, via l’association IFRA, l’Institut de Formation Rhône-Alpes. A San Luis de Otavalo, jolie ville de montagne postée au nord de Quito capitale où il a grandi, il s’adonnait déjà à son autre passion, le volley-ball. A l’ecuavóley plus précisément, variante équatorienne de ce sport joué à trois contre trois, au filet placé très haut et au ballon lesté. Ses tâches de bénévole terminées, il retrouvera ses compatriotes pour le week-end et « s’installera sur le terrain de foot de Givors. On s’arrange toujours ! ». [Charlotte Pavard]

CHEF OPÉRATEUR

L’œil de Carlo Di Palma

Légendaire chef opérateur, collaborateur attiré de Michelangelo Antonioni et Woody Allen, il a signé la photographie d’une centaine de films, tournant avec Rossellini, De Sica, Monicelli ou Visconti. Sa femme Adriana retrace la carrière de Carlo di Palma, au fil de ce beau portrait, intime et artistique, riche de multiples témoignages de cinéastes, amis et compagnons de route. « Né dans les couleurs douces des fleurs », ce fils d’une fleuriste qui l’encourageait à « mettre une belle chemise et à aller là où se trouve la culture » se mêle, encore adolescent, aux artistes et aux intellectuels qui fréquentent les cafés de la via Veneto à Rome. Après l’école, il n’a qu’à traverser la rue pour entrer au studio Safa Palatino où son frère est électricien, et voir travailler Roberto Rossellini. A tout juste quinze ans, il est embauché comme technicien sur un film de Visconti. Il observe la lumière, les ombres, les objets, se forge un regard. En parallèle, il assiste à la naissance de films qui imposent une nouvelle façon de tourner, de travailler la lumière, en rupture avec la tradition. Encore adolescent, il participe aux films fondateurs du néoréalisme italien, qui vont changer le cinéma, comme *Rome ville ouverte* (1945) ou *Paisa* (1946) de Rossellini. Dans l’immédiat après-guerre, ces films « expriment la solidarité, parlent du peuple, de ce que les hommes ont en commun », relate le Britannique Ken Loach. « Nous avions

la passion d’être ensemble et de faire un cinéma qui reflète la réalité du pays, du moment », se souvient son compatriote Francesco Rosi. Mais c’est 20 ans plus tard, avec la splendeur visuelle de *Désert rouge* (1964) et *Blow up* d’Antonioni (1966), que toute la richesse de sa palette va se révéler. [Rébecca Frasquet]



DR

🔴 **De l’eau et du sucre, Carlo Di Palma, les couleurs de la vie** de Fariborz Kamkari
Villa Lumière vendredi à 11h – En présence du réalisateur

SÉANCES SPÉCIALES

Tout feu, tout flamme

de Jean-Paul Rappeneau (2017)

Quatrième long métrage de Jean-Paul Rappeneau en quinze ans, *Tout feu, tout flamme* est une belle comédie, dans la lignée de ses précédents films : un duo que tout oppose s’affronte, avant de finalement s’apprivoiser. Pour celui-ci, le cinéaste a trouvé l’impulsion dans le *Roi Lear* de Shakespeare. En le relisant, il pense à Yves Montand, avec qui il a déjà tourné *Le Sauvage*.

🔴 **Tout feu, tout flamme** de Jean-Paul Rappeneau
UGC Astoria à 20h30 | Pathé Bellecour vendredi à 11h
– En présence de Jean-Paul Rappeneau



© Films DR

70 ans du CNC

Le Centre National du Cinéma et de l’Image animée réglemente, soutient et promeut le cinéma. Il nous propose de revisiter 70ans de cinéma : *Chronique d’un monde d’images* de Christian Guyonnet (2017). Ce documentaire témoigne de la richesse et de la vitalité du cinéma français, à travers des entretiens avec de grands cinéastes et des extraits d’œuvres qui ont marqué l’histoire du cinéma.

🔴 Institut Lumière vendredi à 9h30



© CNC



© Gaumont Picta / DR

Belle et Sébastien 3, le dernier chapitre

de Clovis Cornillac (2017)

En avant-première, découvrez le troisième et ultime volet de la saga adaptée de l’œuvre de Cécile Aubry en présence de Clovis Cornillac.

🔴 UGC Confluence, samedi à 17h
SORTIE EN SALLES LE 14 FÉVRIER 2018

CARDINALE

Une actrice, un personnage



© Neo Film / DR

Claudia Cardinale, dans *Le Bel Antonio* de Mauro Bolognini

PATRONYME : Barbara Puglisi, fille de notables de Catane, Sicile.

OCCUPATION : Jeune fille vertueuse puis femme au foyer, épouse d’Antonio Magnano. Toujours vertueuse, d’ailleurs – ce qui est le sujet du film...

LE RÔLE : Finalement, c’est elle qui l’a « eu », le Rudolph Valentino de Catane, revenu de ses frasques romaines : le bel Antonio, le jeune homme au visage d’ange, au si longs sourcils, que toutes les filles de Sicile ont désiré, presque au point de s’évanouir sur son passage. Pas de mariage arrangé plus heureux : ces deux-là s’aiment. Mais l’indiscrétion d’une domestique va faire comprendre à la jeune femme pas si délurée que son mari ne la traite pas tout à fait comme il faut. Et chez Barbara surgissent un désir de normalité, l’appétit d’un « meilleur » mariage (en termes financiers) qui nous fait douter : la sainte-nitouche serait-elle une calculatrice ?

L’INTERPRÈTE : Claudia Cardinale a 22 ans, et, franchement, le film aurait pu s’appeler « *la Belle Barbara* », tant sa jeunesse et sa beauté brillent devant la caméra du chef-op Armando Nannunzi. Dans un film au noir et blanc contrasté, où intérieurs et costumes rivalisent d’obscurité – le Sud profond – c’est d’abord une éclatante carnation que l’on perçoit d’elle, une tache de pâleur. C’est cette blancheur de lys, cette âme immaculée qui attirent son futur époux. Le couple que Cardinale forme avec Mastroianni ? Le plus sexy du cinéma italien et le plus pur ! [Adrien Dufourquet]

🔴 **Le Bel Antonio** de Mauro Bolonini
UGC Astoria à 20h30 | Pathé Bellecour, samedi à 17h45

LOREN

La Ciociara au cœur

Derrière ce mot, *La Ciociara*, se cachent bien des choses, et surtout un film ! Tourné en 1960, *La Ciociara* est l’esprit d’une région d’Italie blanche, sèche, poussiéreuse, échauffée, donc dangereuse. Si l’on ajoute que tout se passe pendant la Seconde Guerre mondiale, *La Ciociara* résonne alors comme une poudrière. On achèvera la formule par un ultime ingrédient nommé Alberto Moravia, écrivain qui a de régulières montées de fièvre et une inspiration puissante pour les personnages poussés aux extrêmes. Moravia cosigna donc cette histoire incarnée par Sophia Loren, mère intense d’une adolescente tranquille au cœur d’un monde d’hommes. Toutes deux fuient, fuient sans relâche, suivies par la caméra forte de Vittorio De Sica, qui sait sans abuser des dialogues, figurer le drame. Le cinéaste au lyrisme rêche et acteur si onctueux, n’a pas son pareil pour empêcher ses héroïnes de sombrer. En homme affable et honnête, il veut le meilleur et donc certainement pas que ses femmes soient les victimes de soldats hors d’eux-mêmes, ou d’un très jeune homme bigleux, joué en timidité par Jean-Paul Belmondo. Des hommes qui ne résistent pas à la tentation des corps féminins. Les gestes de Loren qui essuie alors sa bouche d’un revers de la main après un baiser forcé, ou qui se relève et remet sa robe droite en réponse à une réelle barbarie, sont estomaquants. *La Ciociara* n’est certainement pas un film dur. C’est un poing qui vous tient le cœur. [Virginie Apiou]

🔴 **La Ciociara** de Vittorio De Sica – Lumière Terreaux , vendredi à 19h

INVITÉ



Édouard Waintrop

Le directeur général de la Quinzaine des réalisateurs invité de Lumière 2017.

Ancien critique de cinéma pour *Libération*, Édouard Waintrop est depuis 2011 à la tête de la section parallèle du Festival de Cannes consacrée aux auteurs émergents.

Nuits

LUMIÈRE

OUVERT À TOUS!

Le lieu nocturne du festival

DU 13 AU 22 OCTOBRE

4 QUAI AUGAGNEUR, LYON 3^E / BERGES DU RHÔNE

Plus d'informations sur

NUITS LUMIÈRE

Entrée libre dans la limite des places disponibles

AU PROGRAMME

Vendredi



Une brève histoire des courts métrages

Programme préparé par Christian Jeune et Jacques Kermabon – En présence de Jacques Kermabon
› Comœdia, 11h



CINÉ CONCERT

En vitesse ! de Ted Wilde
Accompagnement musical live au piano par Raphael Chambouvet – En présence d’Arthur Harari
› Pathé Bellecour, 14h



La Baule-les-Pins de Diane Kurys
En présence de Diane Kurys
› UGC Astoria, 16h



La Prisonnière de Henri-Georges Clouzot
En présence de Chloé Folens
› Institut Lumière, 19h



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d’été
Rédactrice en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org